cc76.

RIVIERE - DUFRESNY
1st ed.

Not in Soleinne

Not in B.L

RA
C

cc76.

RIVIERE - DUFRESNY

1st ed.

Not in Soleine

Not in B.L.

Same fleuron
in Retrait Vaucelaus
1655 Fuis

tp photo
in coll cata.

LE DOUBLE VEUVAGE,

COMEDIE.

Par Monſieur du F.***

A PARIS,

ChezPIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCCI.

Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy en datte du 22. Aoust 1700. donné à Versailles; Signé LE COMTE, & Scellé Il est permis au Sieur de R** de faire imprimer *ses Oeuvres* pendant le temps de six années : Avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires, de les imprimer, vendre, ny debiter, sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & autres peines portées plus au long par ledit Privilege.

Et ledit Sieur R** a cedé son droit de Privilege au Sieur RIBOU Marchand Libraire, suivant l'accord fait entre-eux.

ACTEURS

LA COMTESSE.

L'INTENDANT de la Comtesse.

LA VEUVE, qui croit l'être de l'Intendant.

GUSMAND, Maître d'Hôtel de la Comtesse.

DORANTE, Neveu de l'Intendant.

THERESE, Niéce de l'Intendant.

UNE SUIVANTE de la Comtesse.

EROSINE, Servante de la Veuve.

LE SUISSE de la Comtesse.

LA SUISSESSE, femme du Suisse.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est dans un Château de Campagne, qui est à la Comtesse.

LE DOUBLE VEUVAGE,

ACTE I.

SCENE I.

DORANTE, FROSINE.

Dorante inquiet & réveur.

FROSINE.

JE suis ravie de vous voir de retour, Monsieur ; il y a une heure que je vous cherche dans le Chasteau, dans les jardins, par tout enfin.

DORANTE.

Bonjour, Frosine, bonjour.

FROSINE.

Vous estes arrivé tout à propos. Madame la Comtesse, toute sa maison, & moy, Monsieur, nous vous attendons avec impatience ;

mais dites-moy vîte des nouvelles de vostre Oncle, est-il mort ou envie ?

DORANTE.

Je n'en sçay rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma Maîtresse qui en soit certaine, nous luy avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous luy tendons; elle se croit veuve, & c'est là-dessus que nous fondons le projet de vôtre mariage.... m'entendez-vous, Monsieur ?

DORANTE *revenant d'une profonde réverie.*

Hé! plaist-il ?

FROSINE.

Je vous dis, que pour faciliter vôtre mariage avec Therese, Madame la Comtesse, qui vous protege tous deux, a fait joüer mille ressorts pour certifier à ma Maîtresse, que vostre Oncle est mort, elle est si seure d'estre veuve, qu'elle a pris le deüil dés hier.... Monsieur !

DORANTE *distrait.*

Que me conte-tu donc là ?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires & les miennes, car les trente Loüis d'or que vous m'avez promis, ont autant d'appas pour moy, que Therese en a pour vous: Ecoutez-moy donc. Pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve, l'amour que vous avez pour sa niéce; car si....

DORANTE.

Hé! je sçay tout cela, je viens d'entretenir Madame la Comtesse

FROSINE.

Pardon, Monsieur, de mes discours inutiles, je devois m'étendre d'abord sur les apas de cette jeune beauté, qui....

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine, qu'elle a de charmes !

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes, ils n'ont que quinze ans ces charmes-là : il luy en vient de nouveaux tous les jours, & vous épouserez bien-tôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand mal-heur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un mal-heur, de posseder ce que vous aimez tant ? Voicy quelques-unes de vos delicatesses bizares : Vous estes le Gentilhomme de France le plus raisonnable, mais vostre amour n'a pas le sens commun ; parlez-moy raisonnablement, souhaittez-vous d'épouser....

DORANTE.

Si je le souhaite !

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, & j'espere que Therese sera vostre femme dés aujourd'huy.

DORANTE.

Hélas ! c'est ce que je crains.

FROSINE.

Encore, ô vous extravaguez : de grace,

Monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle ?

DORANTE.

Non, Frosine, non; ce n'est ny caprice, ny extravagance; je crains avec raison, ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Therese, mais je prévois, que nous serons mal-heureux ensemble; en un mot nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Est-ce qu'il faut se souvenir pour s'épouser ?

DORANTE.

Si tu sçavois la reception qu'elle vient de me faire.

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air....

FROSINE.

Est-il possible !

DORANTE.

Aprés huit jours d'absence.

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement ?

DORANTE.

Elle me reçoit en sautant, dansant, je la voy accourir d'une guayeté....

FROSINE.

Par ma foy vous n'estes pas sage, quoy ! vous vous désesperez de ce qu'elle est ravie de vous voir.

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah je ne confonds point cette gayeté dissipée, avec le plaisir sensible & passionné que doit causer la vûë de ce qu'on aime; moy, par exemple, que son abord a penetré, je suis resté immobile; un saisissement.... une langueur..... mon cœur palpite..... ma vûë se trouble.... Ah! c'est ainsi que devroit s'exprimer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide & sensible, qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choisirois pour mon repos, une femme qui fut toûjours gaye, & jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une Maîtresse, mais dans une Epouse.... hon!

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mary.

DORANTE.

On peut être sensible, & avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toûjours une épouse vertueuse, & j'aimerois mieux une femme qui n'eût point de passions, qu'une femme qui les sçût vaincre.

SCENE II.

DORANTE, FROSINE, THERESE.

THERESE *derriere le Théatre chante.*

LA, là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.
DORANTE.
Entends-tu, Frosine, entends-tu?
FROSINE.
Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?
DORANTE.
Aprés m'avoir vû contre-elle dans un chagrin.
THERESE.
Là, là, là. Là, là. Là, là, là.
DORANTE *croisant les bras se tient à un côté du Théatre.*
Je suis outrée d'entendre cela.
THERESE.
Hé! vous, vous voilà aussi vous, on ne vous voit quasi pas là; vous estes enveloppé dans vôtre humeur sombre.
DORANTE.
Mon chagrin n'est que trop bien fondé.
THERESE.
Vous estes fâché de me voir rire, & moy je ris de vous voir fâché.
DORANTE.
Est-ce ainsi que parle l'Amour?

THERESE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t'il toûjours affligé?

DORANTE.

Si j'avois moins de delicatesse.

THERESE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THERESE.

O! vos extravagances sont toûjours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjoüissantes.

DORANTE.

Quels discours, helas! que vôtre caractere est éloigné du mien.

THERESE.

Mon caractere n'est pas plus éloigné du vôtre, que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage r'approchera tout cela.

DORANTE.

Çà, Frosine, je te fais Juge.

FROSINE.

Je n'ay pas le loisir de juger; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma Maîtresse.

THERESE.

Presse-la de s'habiller, car Madame la Comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Vôtre Tante n'est encore qu'éveillée, & entre le réveil & la sortie d'une demie vieille, il y a bien des ceremonies de toilette.

SCENE III.

DORANTE, THERESE.

THERESE.

IL faut tirer de l'argent de ma Tante, c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de sçavoir, si nous nous convenons l'un à l'autre.

THERESE.

Belle demande, à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, & je vous corrigeray de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnemens solides, je conclus que vostre guayeté....

THERESE.

O! ma guayeté, ma guayeté; je conclus moy, que ma guayeté vous doit prouver ma tendresse; & voicy comme je raisonne, car vous m'avez appris à faire des raisonnemens; vous sçavez avec quelle frayeur j'ay toûjours envisagé le mariage, parce qu'il est triste, je crains donc le mariage naturellement, je voy qu'on me veut marier avec vous, & je n'en suis pas plus chagrine. Hé! estre guaye en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer?

DORANTE.

C'eſt ne me pas haïr.

THERESE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me ſemble que c'eſt vous aimer aſſez paſſablement.

DORANTE.

Paſſablement eſt une expreſſion bien touchante.. paſſablement.

THERESE.

O je veux que vous me teniez conte de la joïe que j'ay.

DORANTE.

Cette joïe ſeroit à ſa place, ſi vous êtiez ſeure que nôtre mariage réüſſit; mais dans la ſituation où nous ſommes, vous devriez trembler, & ſi vous aimez, on vous verroit comme moi inquiette, agitée, & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, ſoupirer, gemir.

SCENE IV.

THERESE, DOR. LA COMT. LA SUIV.

LA COMTESSE *contrefaiſant Dorante.*

HE bien, Thereſe, je travaille à vous marier, n'êtes-vous pas ravie ?

THERESE.

Au contraire, Madame, je ſuis inquiette,

agitée, & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire.

DORANTE.

Est-ce comme cela qu'on aime Monsieur ?

LA COMTESSE.

Fort bien Therese, fort bien, c'est moi Dorante, qui lui ay dit de vous railler un peu de vôtre humeur chagrine ; ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup. L'interest que je prens à vôtre mariage, vous le prouve assez ; mais j'ay resolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont icy autour de moi ; je n'ay plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me des-ennuyer de tout ce qui se presentera. Nôtre Veuve sera le principal sujet de mon divertissement, & la maniere dont je m'y prens pour tirer de l'argent d'elle, est une espece de Comedie que je veux me donner.

THERESE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma Tante, & ne vous guere moquer d'elle, il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'apperçûs qne cette mort n'affligeoit que son visage.

DORANTE.

Quoy qu'il en soit, je vous prie de l'épargner, car enfin si son affliction est fausse, la mort de mon Oncle est peut-être veritable, & mon Oncle avoit l'honneur d'être vôtre Intendant.

LA COMTESSE.

O il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa Veuve, aprés tout, c'est une extravagante, elle veut desheriter sa Niéce ; qui est ma filleule, en un mot elle haït celle que vous aimez, pourquoi la ménager, seroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous.

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'st l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deüil. Mademoiselle, dites-moy un peu comment elle a pû trouver icy à la campagne tout le crêpe, dont elle s'est chargée.

LA SUIVANTE.

J'ay sçû ce matin de Frosine, qu'elle gardoit dans sa cassette, un habit de deüil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en user ainsi, pour pouvoir celebrer sa douleur, dés le premier moment du Veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision : ça Dorante, allez prendre le deüil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de vôtre Oncle.

THERESE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCENE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

MAdemoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'Opera que Gusmand me prepare.

LA COMTESSE.

Il est juste que mon domestique contribuë aujourd'huy à me réjoüir.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que vôtre Suisse fût icy, car il chante plaisamment : sa femme est d'assez bonne humeur, & danse assez bien pour une Suissesse.

LA COMTESSE.

La voicy, que vient-elle m'annoncer ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA SUIV. LA SUISS.

LA SUISSESSE.

REjoüissez-vous Madame, mon mari vient d'arriver des Eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie, il va nous apprendre si mon Intendant est mort ou en vie, ne te l'a-t-il point déja dit.

LA

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais de ſecrets, il a raiſon, car je ſuis trop babillarde, & je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il eſt ſi landore, il a la parole ſi longue, ſi longue, que j'aurois plûtôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc.

LA SUISSESSE.

Madame, pour paroître devant vous en courtier poli, il eſt allé ſe friſer, ſe poudrer.

LA SUIVANTE.

Il ſe fardera auſſi, car il eſtoit allé aux Eaux pour s'éclaircir le tein.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, Madame, il étoit allé aux Eaux, pour ſe bien porter, & pour me plaire ; car comme il m'aime beaucoup, j'aime ſa ſanté.

LA COMTESSE.

Je ſuis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y ſuis, parce que mon mari eſt revenu, & auſſi parce que vous avez commandé à vôtre Officier de nous faire boire tous à diſcretion ; les femmes de mon païs ſont nées pour le vin, comme les Françoiſes pour l'amour, chacune a ſon uſage, & ſouvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici vôtre Suiſſe, Madame. Il vous va fai-

re un beau discours; car il a de l'érudition vôtre Suisse.

SCENE VI.

LA COMT. LE SUIS. & LA SUIVANTE.

LE SUISSE *frisé, poudré, paré, une reverence*, Mondeme, *Seconde reverence*, Mondeme.

LA COMTESSE.

NE perdons point de temps en reverences, dites-moi si mon Intendant est mort.

LE SUISSE.

Je sçavoi tou ces chouse la dans l'extréme exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot ; Est-il mort ou ne l'est-il pas.

LE SUISSE.

Fau que moy conte ça par ordonnance ; car quan je vous quitta... vous m'ordonites...... que je vous aporta... toutes les circonvenances de nôtre voyage, en arangement par écriture.

LA COMTESSE *riant*.

Fort bien, ce que je veux sçavoir est écrit sur vôtre Journal.

LE SUISSE,

Ma Jornale, c'est de la parole sans papier ; car je l'écriva dans mon *Il montre son front*, jugement, par trois petites

chapitres ; ce que nous partames, ce que nous sejournimes, & ce que nous revenames.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISSE.

A l'égard de premierement, Monsieur nôtre Intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule ; Il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du mariage, & qu'elle n'a point de generation ; & que c'est pour cela qu'il alloit querir des enfants aux eaux, ula de quoy il m'entretena tant qu'il arrivit..

LA COMTESSE.

Si ce recit ne me réjoüissoit pas, il m'impacienteroit beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, Monsieur l'Intendant est encor pu ridiculle, car j'aime le bon vin moy, & luy fut aux eaux pour boire de l'eau, & dans cette eau-là au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il en ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voila au fait ; Il a pensé mourir, & n'en est pas mort ; écoutez Suisse, il faut dire à la Veuve, que quand son mari fût mort, il en mourut tout à fait.

LE SUISSE.

Ha, ha, ha, quand a ne se trouvera Veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon Intendant, où l'avez-vous laissé.

LE SUISSE.

Je passimes hier par trente lieuës d'icy, & tou contre-là son petit caleche rompu, va t'en done devant, me dit-il, car j'ay envie d'être malade icy tant qui sera Dimanche, pour qu'on refasse mon caleche Lundy, & je m'en vas Mardy tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce conte-là il n'arrivera que demain, & ne viendra point troubler aujourd'huy nôtre projet ; ça Mademoiselle, que celles de mes femmes qui sçavent danser, se preparent pour la Nôce que je pretens faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de nôtre mieux pour vous plaire, & moy qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelqu'airs sur le Veuvage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître d'Hôtel qui les a faits ; il se pique d'être maître de Musique, mon maître d'Hôtel.

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voicy, je crois qu'il compose, car il marche de mesure, tenez, tenez, Madame, de la force dont il se tourmente, Il est possedé du demon de la Musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas, je veux m'en donner le plaisir.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAND.

GUSMAND.

Composant & ne voyant pas la Comtesse, entre en marchant de mesure, & la bat avec ses mains.

LA, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu, ne trouverai-je point quelque idée toute neuve . . *lentement.* La, la, la, la, la, non ce debut là est dans Lulli . . La, la, la, la, la, la, Lulli encore... La, la, la, la. . . . encore Lulli, quoy Lulli par tout . . . de quelque côté que je me tourne . . . Je suis bien malheureux de n'être venu qu'aprés luy, car parce que j'ay dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille. . . . La, la, la, la, la . . fort bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable La, la, la merveilleux. *Il chante ces paroles.* Et le second dessus. La, la, & la basse . . ton, ton . . quelle fecondité, *l'octave de haut en bas tres-vîte.* La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflus de genie. *l'octave de bas en haut* La, la, la, la, la, la, la, la, *sur le même ton,* les Nottes me gagnent, notons vîte.

Il tire des lignes, & ne dit plus rien, mais notte sur son genou, un genou en terre, jetté les yeux du côté de la Comtesse, & l'apercevant jette son chapeau par terre, & continuë toûjours.

Il chante. Pardon, Madame, pardon.... hon, hon, hon, *il notte toûjours*, je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon, dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon... je notte le dernier ton, (*il se releve, & saluë la Comtesse.*) C'est un Duo, pour un air de Veuvage que vous m'avez commandé, (*il donne le papier sur lequel il a écrit,*) tenez Mademoiselle, vous sçavez chanter à livre ouvert ; *il donne le papier.*

LA COMTESSE.

J'apperçois la Veuve dans la galerie, je vais au devant d'elle.

GUSMAND.

Chantons toûjours, cela nous servira de repetition.

SCENE VIII.

GUSMAND, LA VEUVE.

GUSMAND.

Air du Veuvage. C'Est vous qui representez la Veuve, imitez bien l'affli-

ction des Veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la Veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du Veuvage.

LA VEUVE.

Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage :
Efarouchara les Amans l'horreur d'un linge qui
qui me bat le visage,
Ny prêt, ny taille, ny rubans,
pendant deux ans.
Pleurons, pleurons les malheurs du Veuvage.

GUSMANT chante.

Chantons, chantons les douceurs du Veuvage.
Une fille craint le couroux,
d'une mere un peu trop sage ;
Une femme craint son Epoux,
mais la Veuve hors d'esclavage
Ne craint ny mere ny jaloux :
chantons les douceurs du Veuvage.
Pleurons, pleurons les malheurs du Veuvage.

LA VEUVE.

Je pers un cher Epoux qui m'aima constamment.

GUSMANT,

Jusques au jour charmant
De vôtre mariage.

LA VEUVE.

Il me tenoit sans cesse un si tendre langage,
sa complaisance, sa douceur.

GUSMANT.

Cachoit toûjours quelque infidele ardeur,
à vôtre jalouse fureur.

LA VEUVE.

Ah! qu'il estoit d'une agreable humeur.

GUSMANT.

Quand il soupoit chez sa vosine.

LA VEUVE.

Quelle union fut pareille à la nôtre,
nous n'avions entre nous que le oüi, & le non.

GUSMANT.

Mais quand vous disiez l'un, il disoit toûjours l'autre.

LA VEUVE.

Il estoit bien-faisant.

GUSMANT.

En ville liberal,
Et de tous les maris enfin le plus brutal.

LA VEUVE.

Que de vertus il avoit en partage!

GUSMANT.

Que de défauts il avoit en partage!

Duo { *Pleurons les malheurs* / *Chantons les douceurs* } *du Veuvage.*

SCENE IX.

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMANT.

FROSINE.

Retirez-vous, ma Maîtresse s'approche, (*à Gusmant*) Elle vient pleurer icy chemin faisant.

SCENE X.

GUSMANT, FROSINE.

GUSMANT.

ON en tirera plûtost de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisantes point : je crains bien que tout cecy ne soit perilleux pour elle.

GUSMANT.

Comment donc ?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié, quand Madame la Comtesse luy a certifié son veuvage, c'est un coup de poignard qu'elle luy a enfoncé dans le cœur.

GUSMANT.

Quoy! elle a senti le coup !

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup : car ce moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMANT.

Venons au fait, dis-moy : est-il bien vray qu'elle soit amoureuse de Dorante, & qu'elle pense à l'épouser, aussi-tôt qu'elle croit son mary mort ?

FROSINE.

Elle y pensoit bien dés son vivant, & je me suis toûjours doutée, qu'elle destinoit au Neveu la survivance de son Oncle.

DORANTE.

Par les confidences que le mary m'a faites, j'ay jugé qu'il destinoit aussi à la Niéce le poste de la Tante, il me dit souvent que Therese n'est Niéce de sa femme qu'au troisiéme degré.

FROSINE.

Ma Maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas Neveu de son Oncle.

GUSMANT.

Ces sentimens m'étonnent dans une femme, qui se pique d'une regularité de mœurs....

FROSINE.

Elle est reguliere dans ses mœurs de parade, mais chez certaines femmes les mœurs de parade & les mœurs negligées sont aussi differentes, que coëffure de jour & coëffure de nuit.

GUSMANT.

Tout bien consideré, je conclus que le mary & la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils esperent l'un de l'autre.

GUSMANT.

Oüy, l'interest luy seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour & l'amitié n'en produisent de sinceres dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjoüit, car en certains momens, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, carresse la succession qu'il en espere.

GUSMANT.

J'admire la sagesse des Loix de nostre Province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens, car l'esperance d'heriter l'un de l'autre, est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toy, voicy ma Maîtresse.

SCENE XI.

FROSINE *prenant son mouchoir.*

POur gagner sa confiance, je vais luy aider à contrefaire l'affligée.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

FROSINE *entre un peu devant, & fait retirer les Chanteurs.*

MEnagez vôtre poitrine, Madame, ménagez vôtre poitrine, gemir, soûpirer,

sanglotter, toutes ces demonstrations de douleur vous feroient plus de mal, que la douleur même.

LA VEUVE.

Helas!

LA COMTESSE.

C'a, Madame, n'éludez point la proposition que je vous fais; répondez-moy précisément, vous n'aimez point à voir vôtre Niéce, je veux l'éloigner de vous, & la marier en Province: ne voulez-vous pas bien luy faire quelque present?

LA VEUVE *sans écouter.*

Voicy le quatriéme jour de mon veuvage, le quatriéme, n'est-ce pas, Frosine?

FROSINE *sur le même ton.*

Le quatriéme, oüy.

LA VEUVE.

Hé bien! Madame, depuis ce temps-là je n'ay pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'affliction & d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange, me reste sur l'estomach comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point, & ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moy donc, Madame, consentez-vous...

LA VEUVE *pleurant.*

Non, je ne seray pas en vie dans quatre jours.

LA

LA COMTESSE.

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah ! je pleurerai encor dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bien-tost & pleurer long-temps, c'est nôtre derniere resolution.

LA VEUVE.

Je ne sçay ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ay l'esprit troublé ; Madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires, je suis si foible.

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Therese.

LA COMTESSE.

Tant que vôtre mari a vécu, vous m'alleguiez pour excuse, que vous esperiez avoir des enfans ; mais vos esperances & vos excuses sont mortes avec vôtre époux, vous estes maîtresse de vos volontez, il faut ou marier Therese, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me resoudre à marier ma Niéce. Helas ! je ne luy veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre parler ainsi du Mariage, on croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parce que mon bonheur estoit parfait, que je ne veux pas marier ma Niéce.

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ay eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre ; la marier, ce seroit l'exposer à estre veuve & malheureuse comme moy : Ah ! Madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite & la solitude...., c'est le parti que ma Niéce doit prendre.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à vôtre Niéce, que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE.

En un mot, vôtre Niéce....

LA VEUVE.

Non, non, je suis trop affligée ; je veux qu'elle passe sa vie dans un Convent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas : Vous voulez garder vôtre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moy ! me remarier ?

LA COMTESSE.

Ecoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que vô-

tre époux vous laisse, & ces grands biens ayant esté gagnez d'une certaine façon, dans mes affaires.... je pourrois...., car je n'avois pas encore signé les comptes de vôtre Mari.... c'est pourquoi, je vous prie, de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans vôtre cassette; je vous en prie, au moins, je vous en prie.

SCENE XIII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE *d'un air acariate.*

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air....

LA VEUVE.

Ces gens de qualité ...

FROSINE.

Le prennent sur un ton....

LA VEUVE.

Croyent que leurs prieres....

FROSINE.

Sont des commandemens. Un grand Seigneur qui prie un Bourgeois de luy faire une grace, c'est comme un Sergent qui prie de payer une Lettre de Change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins, si vôtre mari vivoit ; car il estoit aussi habile à défendre sa proye, qu'il estoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Helas ! j'ay bien perdu.

FROSINE.

Madame la Comtesse pourroit bien vous chicaner, ouy, vous me direz, qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honneste Intendant, qui s'est enrichi comme les autres, à embroüiller des affaires ; mais enfin, si elle alloit vous faire rendre par injustice, ce que vostre mari a gagné équitablement.

LA VEUVE.

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appuy.

LA VEUVE.

Leur appuy, c'est bien dit. Helas ! je suis sans appui.

FROSINE.

Sans appuy ! C'est pourquoy vous devez contenter Madame la Comtesse, afin que possedant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit vostre appuy.

LA VEUVE.

Ah ! Frosine, si je pense m'accommoder avec Madame la Comtesse, ce n'est que pour avoir du repos ; mais avant que de luy rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE *bas.*

Comme Dorante, quelque homme d'esprit : Ouy....

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de teste.

FROSINE.

A propos, Madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé ?

FROSINE.

Ouy, Madame, il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de teste ; si vous luy communiquiez vos petites inquietudes.

LA VEUVE.

Il sçavoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vostres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE.

Va luy dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE.

Tout à l'heure, Madame.

LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante. Quelle sagesse, quelle sagesse!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

THERESE, DORANTE.

THERESE.

Dites-moi donc vîte, ce qu'a produit vôtre conversation avec ma tante.

DORANTE.

J'ay tourné son esprit de façon, qu'elle me laisse arbitre entre-elle & Madame la Comtesse!

THERESE.

La plaisante chose.

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos; en un mot, elle facilitera nôtre union, sans le sçavoir.

THERESE.

Sans le sçavoir, c'est ce qui me réjoüit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est nôtre bonheur....

THERESE.

Vous la prendrez pour juge contre elle-même, rien n'est plus plaisant, cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord ? Hé vôtre premier mouvement ne devroit-il pas être un sentiment vif & passionné du bonheur.....

THERESE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi, aussi, non elle a des expressions.

THERESE.

O ne me chicanez point, je vais bien faire rire Madame la Comtesse.

DORANTE.

Quoy ! me quitter sans me témoigner....

THERESE.

Je vous témoigneray fort des merveilles.

SCENE II.

THERESE, DORANTE, FROSINE.

THERESE.

AH Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joïe ; mais en recom-

pense, Dorante est bien chagrin, je crois qu'il souhaiteroit quasi que nôtre mariage ne se fît point, & qu'il survint quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjoüir, car l'obstacle est arrivé, vôtre Oncle est arrivé, Monsieur.

DORANTE.

Mon Oncle! Ah Ciel! je suis au désespoir.

THERESE.

Voilà tous nos projets renversez. Ah Dorante! Pourquoy m'aimez-vous tant? Que vous allez être malheureux? Helas! j'auray autant de chagrin que vous? Plus d'esperance, je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous?

THERESE.

Désolée, désesperée.

DORANTE.

Quoy? vous ressentez....

THERESE *outrée.*

Que je suis malheureuse!

DORANTE.

Ah! quelle joïe pour moy, vous êtes sensible, je suis aimé, je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulois que vôtre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vray que mon Oncle soit icy? Quoy dans le moment, que je suis convaincu, que je serois heureux! Ah Ciel! est-il un malheur égal au mien?

SCENE III.

FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND.

GUSMAND.

L'Intendant de retour! quel contre-temps! prendre la poste, pour venir nous desoler! la rage de sa femme va retomber sur nous; fût-elle déja où elle croit son mary.

FROSINE.

Pour moy je leur souhaite à tous deux ce qu'ils desirent à la femme, la mort du mari, & au mari la mort de la femme; à-moins que leurs desirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais marié.

DORANTE.

Voicy mon Oncle.

THERESE.

Que luy dirons-nous?

FROSINE.

Quel party prendre?

GUSMAND.

Je n'en sçay rien.

SCENE IV.

FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND.

L'INTENDANT.

OUais, que signifie donc tout cecy? J'ay beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre.... Que vois-je tous trois en deüil, mon Neveu, de qui portez-vous ce deüil-là?

DORANTE *embarassée.*

Monsieur.... *il fait une réverance, & s'en va.*

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit, & vous, Therese, me direz vous?

THERESE, *autre réverence, & s'en va.*

Je n'en sçay rien, Monsieur.

SCENE V.

FROSINE, GUSMAND, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

ENcore. Hé je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude, pourquoy ce grand deüil?

FROSINE *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCENE VI.

L'INTENDANT, GUSMAND.

L'INTENDANT.

ET vous Gusmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner; car enfin ce n'est pas Madame la Comtesse qui est morte, tous ses gens seroient aussi en deüil, mon cher Gusmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND *à part.*

Eh mais.... *Il se promene de l'autre côté*, que diantre luy diray-je?

L'INTENDANT.

Que dois-je penser en voyant cela?

GUSMAND.

En voyant.... leurs habits.... noirs.... vous devez penser.... *ne pouvant trouver de défaite*.... qu'ils sont en deüil.

L'INTENDANT.

Hom, Je me doute....

GUSMAND.

Dites-moy de quoy vous vous doutez, je verrai bien si c'est la verité.

L'INTENDANT.

C'est assurément... mais je n'ose le croire.

GUSMAND.

Ny moy le dire,

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez.... *Il met ses*

mains sur ses yeux, & tourne la tête de l'autre côté, ma femme est morte.

GUSMAND *de l'autre côté du Théatre.*

Il me vient une idée, faisons luy croire ; il est amoureux de Therese, & cela fera que.... ouy ma foy... cela est bon, *il revient à luy*... Monsieur, on devine toûjours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus ; vous l'avez deviné, vôtre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ay bien vû que personne n'osoit m'apprendre la nouvelle.

GUSMAND.

Cela saute aux yeux, je n'osois vous le dire non plus, moy ; mais je me suis ressouvenu, que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND.

Vous soûtenez cela comme un Cesar.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundy au mardy.

GUSMAND.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillay en sursaut.

GUSMAND.

Voyez la simpathie quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAND.

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible... là... qui disparoissoit; mais comment cette mort est-elle arrivée?

GUSMAND.

Je vais vous le dire, Monsieur. Vous sçaurez que..... la nuit du lundy au mardy.....

L'INTENDANT.

Ouy.

GUSMAND.

Dans le moment qu'elle vous apparut.... il luy prit..... mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore.

GUSMAND.

Il luy prit.... je n'aime point à faire des recits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moy quelque circonstance.

GUSMAND.

Si vous voulez absolument sçavoir les circonstances de sa maladie, je vous diray que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie.

GUSMAND.

Non, Monsieur, de chagrin. On vint luy dire chez elle, que vous estiez mort aux eaux; tout d'un coup un saisissement la saisit.... elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine, & vous voila veuf.

L'INTENDANT *tirant son mouchoir.*

S'il est vray qu'elle soit morte de douleur;

je suis bien obligé de la pleurer .... hon.. ; *il pleure.*

GUSMAND.

Ne pleurez pas encore, j'ay à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Helas ! j'ay fait une perte irreparable... hon.

GUSMAND.

Cela se reparera, Monsieur, car..

L'INTENDANT.

C'estoit la meilleure femme ... hon, hon.

GUSMAND.

Ecoutez-moy, de grace.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur... hon..

GUSMAND.

Ecoutez-moy donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse... hon... sincere.... desinteressée... hon... c'estoit le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon..

GUSMAND *à part.*

Il ne p[illegible] icy une heure, cela romproit [illegible] *il va le tirer par le bras.* Monsieur, [illegible] compassion, & je fais conscien- [illegible] pleurer une femme qui n'est [illegible] de douleur ; je vous ay dit cela [illegible] vous consoler ; mais la verité, c'est que [illegible] les Medecins convinrent que... on a vu [illegible] mes mourir de joye.

L'INTENDANT *revenant un peu.*

Je ne puis croire qu'elle souhaittât ma mort.

GUSMAND.

Pour souhaitter vostre mort, non ; mais

elle craignoit que vous ne vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

O! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAND.

Elle vouloit heriter de vous.

L'INTENDANT.

Oüy.... l'interest....

GUSMAND.

L'interest la rendoit caressante ; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous.

L'INTENDANT.

Ah! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND.

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant, pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé ; mais elle s'avisa de dire à son petit Laquais, toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire, & pensa l'étrangler à vôtre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND.

Une malice.

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAND.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en estois si indigné....

GUSMAND.

Une malignité....

L'INTENDANT.

Si outré,...

GUSMAND.

De demon.

L'INTENDANT.

Si excede.

GUSMAND.

C'estoit un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'estoit morte, j'en serois mort.

GUSMAND.

A present que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Therese, lorsque vous me fites confidence, que vous vivriez plus long-temps que vôtre femme. Si vous aimez encore cette petite Therese, je vous plains, car Madame la Comtesse la marie aujourd'huy.

L'INTENDANT.

Aujourd'huy !

GUSMAND.

C'est de quoy j'ay voulu vous avertir en ami; mais avant que d'entrer en matiere là-dessus, il est essentiel que vous évitiez Madame la Comtesse, jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Therese; mais cachez-vous vîte au fond de cet appartement, pendant que j'iray avertir Therese.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiétes, &c. ...

GUSMAND.

Entrez vîte, & pour cause, je vous ameneray Therese à l'instant : entrez vîte.

SCENE VI.

GUSMANT, *aprés avoir conduit des yeux l'Intendant.*

MOn idée est bonne, il donnera dans le panneau, c'est un petit genie foible, habile dans les affaires, & sot par tout ailleurs. On en voit tant comme cela. Courons avertir; mais si quelqu'un venoit le détromper, *Il va.* Il faut pourtant que j'aille. *Il revient:* Il faut que je reste. Aussi par où commencer, appellons quelqu'un de nos gens.

SCENE VII.

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

AH! M. le Maître, nôtre Intendant est revenu, quel malheur!

LE SUISSE.

Y revenir en poste, & vlà le malheur, *en buv;*

LE SUISSE, *& le Laquais.*

Vlà le malheur, (*& boit.*)

LE SUISSE.

Drés que son femme l'aura vû, a se doutera bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira pu de noce. Nous ne boirons plus, *& boit.*

LA SUISSESSE, *& le Laquais,*

Plus.

GUSMAND.

Ecoutez-moy, si vous voulez boire, il faut luy faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE.

Ho, ho, les vlà donc morts tous deux.

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs.

GUSMAND.

S'il vous questionne, ne répondez autre chose, que elle est morte; mais quand cela, mais comment, mais pourquoy?

LE SUISSE.

Elle est morte.

GUSMAND.

Fort bien; mais ce n'est pas le tout, il faut l'empécher de sortir de ces deux Sales-cy, & pour cela, il faut contrefaire les yvrognes.

LA SUISSESSE.

Je conduiray tout cela; nous le ferons boire malgré luy.

GUSMAND.

Oüy, gardez-le moy, jusqu'à ce que je revienne.

SCENE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

FAut ly dire pour toute guialogue, vôtre femme est morte, & buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, *il nous écoute.* Chante luy cette Chanson que tu sçais.

LE SUISSE.

Ah ! ah ! te Chanson de consolation à boire là vlà. . . . . hem. . . .

CHANSON.

Chagrin, chagrin contre ta noir fisage,
Moy sçavoir prendre un joyeux trinquement;
Poire un pti coup, pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandément.
Mais si ché nou mon fame fait tapage,
En arrageant avalir tout, avalir tout. Il boit.
Moy craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moy consolir par un pti trinquement,
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moy ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans ly perdre un pti goute.

SCENE IX.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

QU'est-ce à dire donc, se réjoüir ainsi de mon affliction?

LE SUISSE *faisant l'yvrogne.*

Vôtre femme est morte, & beuvons.

LA SUISSESSE, & CHAMPAGNE.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauts-là sont yvres.

LE SUISSE *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.*

Qu'est-ce à dire donc?

CHAMPAGNE *appportant un banc.*

Consolez-vous dans ce fauteüil.

L'INTENDANT.

Morbleu.

LA SUISSESSE *l'arrêtant.*

Vôtre femme est partie, il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand ma fame... sera morte, je m'ennivreray sur l'Epitaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagneray rien avec ces yvrognes-cy. Rentrons pour attendre Gusmand.

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusmand vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma Voisine est trés-jolie,
Mais ce qui me déplait fort,
Elle est toûjours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux du vin,
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir de vin,
Je connois bien sa finesse,
Mais moy l'être encore pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien,
Pendant qu'il fera le gile;
Je lui boiray tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari je suis trés-sage,
Mais mon cœur simple & benin,
N'aura jamais le courage,
De tromper un bon voisin.
Et s'il faisoit la dépense,
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCENE X.

GUSMAND, THERESE.

GUSMAND *faisant retirer les yvrognes.*

CHut, retirez-vous tous. Ç'a, Mademoiselle, entrez là dedans.

THERESE.

Le voicy, je vais joüer mon rôle à merveille.

SCENE XI.

GUSMAND, THERESE.

L'INTENDANT.

AH! les voilà partis, allons joindre Gusmand.

THERESE.

Je viens implorer vôtre bonté, Monsieur; je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma cher enfant, j'empêcherai bien que Madame la Comtesse ne vous marie.

THERESE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas

en sol, c'est ce qui me désole.

GUSMAND.

Pas un sol, Monsieur, vous sçavez qu'elle n'a rien ; & quand rien se marie avec rien, cela fait des enfans si tristes... Madame la Comtesse dit, que cet homme-là fera fortune.

THERESE.

Je ne me console en fortunes, que quand je es vois toutes faites.

GUSMAND.

Elle dit qu'il est jeune.

THERESE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAND.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THERESE.

J'ay toûjours souhaitté un mari dont l'humeur fut éprouvée.

GUSMAND.

Qui eût déja été marié.

THERESE.

Qui ait toûjours eû pour sa femme mille complaisances.

GUSMAND.

Comme vous, par exemple.

THERESE.

Helas ! je ne seray jamais si heureuse que ma Tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la sagesse, & le bon goût de cette petite personne-là.

THERESE.

C'est mon goût naturel ; vous sçavez,

Monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse; mais en recompense, je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentimens! les beaux sentimens... J'en suis charmé, si transporté, que je vais de ce pas trouver Madame la Comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais luy parler de bonne sorte.

SCENE XII.

THERESE, GUSMAND.

THERESE.

CEla ne va pas mal; mais si ma tante alloit rentrer.

GUSMAND.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sçauroient se rencontrer si-tôt; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, & nous tenons icy le mary; Madame la Comtesse a le mot, & elle va le ramener dans son appartement.

THERESE.

Tâchons donc de faire aussi bien de nôtre côté, que Dorante a fait du sien.

GUSMAND.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du Vieillard veuf, pendant que Dorante fait consigner sa Vieille veuve.

SCENE XIII.

GUSMAND, THERESE, LA COMTESSE. FROSINE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

L'Amour ne se cachera point, Monsieur, & vous m'avez abordé d'une maniere à me persuader que vous en avez beaucoup pour Therese.

L'INTENDANT.

Point du tout, Madame, mais enfin.

LA COMTESSE.

Je n'ay qu'un mot à vous dire là-dessus, si vous voulez que je ne marie point Therese, & que je vous la garde, pour vous consoler de vôtre veuvage, dans quelque temps d'icy, il faut que vous fassiez du bien à vôtre neveu; Vous sçavez que je l'estime, je vous ay parlé cent fois inutilement pour lui; je me sers de l'occasion, le Notaire est là dedans, je vais marier Therese à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à vôtre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, Madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir, mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement, suivez-nous, Therese, vôtre presence facilitera cet accommodement-cy.

SCENE XIV.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

HE' bien Frosine !

FROSINE.

Ils sont aprés à taxer vôtre Oncle, qu'avez-vous fait pour hâter la liberalité de la Veuve ?

DORANTE.

Je la presse vivement ; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnez ; mais moins je luy parois intelligent, plus elle se rend intelligible, je n'y pouvois plus tenir, je l'ay laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble : Elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la declaration qui opere, cela veut sortir, elle en aura le cœur net..... La voicy, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident.

SCENE XV.

FROSINE, LA VEUVE *qui réve.*

FROSINE.

ELle medite quelque declaration, qui ſoit obſcure & intelligible.

SCENE XVI.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE *un peu éloignée.*

LA VEUVE.

AH, Froſine, que j'ay de honte de t'avoir avoüé là-bas, les vûës éloignées que j'ay pour Dorante.

FROSINE.

Pourvû que ces vûës éloignées ne s'approchent point trop-tôt, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuſe, que ces femmes anciennes, qui n'enviſageoient d'autre conſolation, que d'avaler les cendres de leurs Epoux.

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de ſon Oncle; Une priſe de ces cen-

dres-là, vous guerira de vos ſcrupules.

LA VEUVE.

Froſine, dis-moy, Dorante ne ſe doute-t'il point de mes ſentimens ?

FROSINE.

Non vrayment ; mais ſoyez diſcrete, car un homme entend les Veuves à demi mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifference, une froideur....

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ay éloigné toutes les idées de tendreſſe, avec une circonſpection ; mais finement, delicatement. Helas ! avec toutes ces precautions, je ne laiſſe pas d'avoir des remords continuels ; je m'imagine ſans ceſſe, que l'ame du defunt me reproche... oüy dans ce moment même, j'entens ſes plaintes, le ſon de ſa voix eſt actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Froſine a fait ſigne de s'approcher.*

Madame ?

LA VEUVE *ayant peur.*

Ah Ciel ! ah ! c'eſt vous Dorante, vous m'avez fait une peur, j'ay cru entendre la voix de mon mary.

DORANTE.

J'ay en effet le ſon de la voix, tout ſemblable à celuy qu'avoit mon Oncle, tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE.

Il avoit le ſon de la voix fort agreable, mon mary.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manieres de vôtre Oncle, & ses manieres me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ay donnez.

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage, j'aimois tant vôtre air de visage.

DORANTE.

Pensons à terminer . . .

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon Epoux, c'est vôtre douceur, vôtre esprit, toute vôtre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ay dit de quelle consequence il est pour vous, de contenter au plus vîte Madame la Comtesse, vous ne m'honorez point de vôtre attention.

LA VEUVE.

De l'attention ? c'est vous qui n'en avez guére. Vous me pressez de donner tout mon bien, vous ne sçavez pas que plus j'en auray... mieux ce sera pour vous .... n'est-ce pas Frosine ... car dans la suite.... vous entendez bien, Monsieur . . . . je pourrois bien vous .. .. n'est-ce pas Frosine ... je ne m'explique point ... vous entendez bien, Monsieur .... car la bienseance me défend de vous dire.....

FROSINE.

Tout ce que vous luy avez déja dit.

LA VEUVE.

Je vous diray seulement, qu'ayant fait réflexion sur ce que Madame la Comtesse ne veut point me dire quel est le mary qu'elle destine à ma Niéce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moy, Madame!

FROSINE.

Monsieur est trop sage, pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois, mais de peur que Madame la Comtesse ne vous donne malgré vous à ma Niéce, j'ay resolu de ne donner mon argent, qu'en signant le Contract de ma Niéce, avec un autre mary que vous, avec un autre.... & j'ay mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus; *Suivez*-moy tous deux.

SCENE XVII.

DORANTE, FROSINE.

DORANTE.

FRosine.

FROSINE.

Monsieur.

SCENE XVIII.

FROSINE, DORANTE, GUSMAND.

FROSINE.

AH! Gusmand, tout va mal de ce côté-cy.

GUSMAND.

Ah! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner à la verité.

GUSMAND.

A la verité, il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais Gusmand.

GUSMAND.

Mais Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND.

Il veut être nanti de Therese, il donnera en signant le Contract, dit-il.

FROSINE.

En signant le Contract, dit-elle.

DORANTE.

C'est à dire, que mon malheur est sans ressource.

GUSMAND.

Je n'y en vois nulle.

FROSINE.

Mon genie est épuisé.

GUSMAND.

Nôtre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste Ciel ; que deviendray-je ?

SCENE XIX.

GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

FRosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double Veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voye, nous n'en pouvons tirer nulle utilité, & je n'ay pas le courage d'en rire.

SCENE XX.

GUSMAND.

MOy, j'ay toûjours le courage de me réjoüir. Voyons ce que deviendra tout cecy, le mary est resté seul dans cet appartement-là, sa femme est seule dans celuy-cy, ils ont tous deux la bride sur le col. Voyons

qui sortira le premier. Bon, voicy le mary. J'apperçois aussi la femme, éteignons les lumieres, pour faire durer plus long-temps le double Veuvage.

SCENE XXI.

GUSMAND, L'INTENDANT

L'INTENDANT.

MAdame la Comtesse croyoit avoir trouvé sa duppe, & tirer de l'argent de moy, sans me donner Therese : elle veut la marier de force à un autre ; mais Therese seroit au désespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à moy, je luy ay dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures, elle y viendra, attendons-la icy.

SCENE XXII.

GUSMAND *caché*, L'INT. LA VEUVE.

LA VEUVE *bas à part.*

DOrante ne m'a point suivie, il est resté icy, & on a éteint les lumieres, ne se-

roit-ce point un rendez-vous qu'il auroit donné à Therese.

L'INTENDANT *bas à part.*

Si Therese y consent, je l'épouseray malgré la Comtesse... Je n'ay qu'à l'emmener secretement, qu'en arrivera-t'il ?

LA VEUVE *bas à part.*

J'attens quelqu'un, c'est Dorante qui attend Therese.

L'INTENDANT *bas à part.*

Oüy, Therese me suivra ; car elle m'a promis de m'épouser, que je seray aise.

Ah ! *Il éleve sa voix.*

LA VEUVE *bas...*

Comme il soûpire... *élevant*, le petit traître,

L'INTENDANT.

C'est Therese qui me cherche, me voicy.

LA VEUVE *ayant peur de la voix de son mary.*

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est-ce moy, que vous venez chercher icy?

LA VEUVE.

Ce son de voix me fait fremir... mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là, pour découvrir ses sentimens contrefaisons la voix de Therese...

L'Intendant est de l'autre côté du Théatre un peu loin.

Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT.

Dorante... Quoy, c'est Dorante que vous

cherchez, aprés m'avoir promis de n'être jamais qu'à moy.

LA VEUVE *en tremblant.*

Ah! c'est la vraye voix de feu mon mary.

L'INTENDANT *à part, haut sans sortir de sa place.*

Ingrate, perfide?

LA VEUVE *redoublant le tremblement.*

Son ame... me reproche...

L'INTENDANT *à part, haut sans sortir de sa place.*

Me trahir ainsi.

LA VEUVE *d'une voix transie & basse.*

C'est mon ame qui revient, Fuyons... *Elle tombe dans un fauteüil.*

Les jambes me manquent, crions: ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante?

LA VEUVE *du même ton de voix.*

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoy, j'ay mal entendu, ce n'est pas Dorante.

LA VEUVE *troublée.*

Eh non.. je ne seray jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moy!

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appellant son mari, elle

craint Madame la Comtesse. Il n'y a que moy icy, ne tremblez plus, suivez-moy.

LA VEUVE.

Ha..a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc ? *Il rencontre sa main qu'il prend.*

LA VEUVE.

Ah !... *Elle s'évanoüit.*

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moy qui vous tiens ? Oüy, puisque vous m'appellez vôtre mari, vous serez ma femme ; Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ? Hé plaît-il, la pudeur vous rend muette.... Hon..... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme, sa sienne étoit rude, celle-cy est douce.. Mais ne perdons point de temps venez avec moy, *il la tire.* Qu'est-ce donc vous trouvez-vous mal ? Hé, *il la tire.*

LA VEUVE.

Ah ! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entens-je ?

GUSMAND *accourant avec une bougie.*

Que faites-vous donc là tête à tête....

L'INTENDANT *fuyant.*

Ah !

LA VEUVE *fuyant.*

Ah !.

GUSMAND.

Je tourne la chose en raillerie, car j'ay une idée, allons la communiquer à Frosine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FROSINE, THERESE.

FROSINE.

NOSTRE Intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre Madame la Comtesse qui luy a donné cette fausse joye ; mais il n'ose rompre avec Gusmand, il craint qu'il n'apprenne à sa chere épouse son infidelité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin Gusmand fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THERESE.

Helas ! que pourra produire tout cecy ?

FROSINE.

Cela pourroit peut-être .... par hazard.... supposé que .... mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand chose ; ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma Maîtresse.

SCENE II.

GUSMAND, L'INTENDANT.

GUSMAND.

OUy, Monsieur, c'est la dissimulation, qui maintient parmi les hommes la societé civile & matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf.

GUSMAND.

A l'abry de la dissimulation, les Courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, & les Auteurs se saluënt de loin; la dissimulation farde les amitiez nouvelles, & recrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf.

GUSMAND.

Sans la dissimulation, que de séparations secretes s'érigeroient en divorces publiques; mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, & de bonté aux maris; c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à present.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusmand.

GUSMAND.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à vôtre femme.... Ne craignez rien, je suis discret, &

elle ne peut pas s'être apperçûë que vous la preniez pour Therese ; car vous parliez bas, & elle étoit évanoüie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense....

GUSMAND.

Qu'elle n'étoit qu'évanoüie.

L'INTENDANT.

La perfide.

GUSMAND.

C'est avec cette perfide, que vous avez interest de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoy ! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien ?

GUSMAND.

C'est ce qui vous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme esperer vivre plus long-temps que son mary, cela est bien dénaturé.

GUSMAND.

Qu'un mary souhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature cela ?

L'INTENDANT.

Avoir pour mon Neveu un amour criminel.

GUSMAND.

Vous n'avez pour sa Niéce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le Ciel la punira, & ceux qui souhaîtent la mort des autres, meurent toûjours les premiers.

GUSMAND.

Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fouré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimuleray, pour conserver la paix chez moy, & mon honneur dans le monde.

GUSMAND.

Fort bien ; mais souvenez-vous de l'essentiel : c'est d'envoyer vôtre Neveu aux Indes.

L'INTENDANT,

Aux Indes ; oüy, je n'épargneray rien pour l'établir là.

GUSMAND.

C'a, commencez vôtre dissimulation par Madame la Comtesse : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joüé, & plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCENE III.

GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

HE bien ! Gusmand.

GUSMAND.

Je l'ay amené à nôtre but... il dissimulera... j'ay bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma Maîtresse sont encore

plus violens : pour les adoucir elle s'eſt évanoüie deux fois.

GUSMAND.

C'eſt la force du ſexe, que d'avoir ces foibleſſes a commandement ; car dans les grands accidens, quand l'attaque eſt trop forte, une femme ſe ſauve dans l'évanoüiſſement.

FROSINE.

Elle ſe retranche là contre les refléxions, & quand la force luy revient, ce ſont des tirades d'injures contre ſon mary ; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND.

Finiſſons. Eſt-il temps de ménager l'entrevûë ?

FROSINE

Oüy. Voicy la femme, fais venir le mary ?

GUSMAND.

Je vais te l'amener.

SCENE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE.

OU es-tu donc, Froſine ? Tu m'abandonnes dans ma colere, je ſuis outrée... contre Madame la Comteſſe.

FROSINE.

C'eſt à dire contre vôtre mary.

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir : Il souhaite ma mort, le cruel, le traître.

FROSINE.

Oüi, c'est un traître que cette Madame la Comtesse ; mais vôtre mary merite aussi vôtre colere, premierement parce qu'il est en vie, & de plus parce qu'il est infidele ; mais de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes aussi, feignez comme je vous ay dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble, de peur qu'il ne me soupçonne ; j'aurois peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord ; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clein d'eüil, vôtre amour en estime, & dés que vôtre mary deviendra mort, vous rechangerez en un autre clein d'eüil, vôtre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages, je suivray celuy que tu m'as donné, d'envoyer ma niéce à cent lieües d'icy.

FROSINE.

C'a allons embrasser vôtre Epoux, comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'auray bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCENE V.

FROSINE, LA VEUVE, GUS. L'INTEND.

FROSINE.

LE voicy, rappellez toute la tendresse que vous aviez le jour de vos nôces.

LA VEUVE.

Je frissonne . . . . mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT *à Gusmand.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND *à l'Intendant à part.*

Contraignez-vous ? Point de rancune sur vôtre visage.

FROSINE *à la Veuve à part.*

Courage, Madame.

GUSMAND *à l'Intendant.*

Faites un effort, Monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAND.

Allons donc.

Ils s'apperçoivent l'un l'autre, & courent s'embrasser avec une une grimace de joye outrée.

L'INTENDANT.

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mary.

Ils s'embrassent plusieurs fois, & se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.

L'INTENDANT.

Aye.

LA VEUVE.

Ouf.

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joye.*

Ma joye est si grande que ... aye.

LA VEUVE.

Je suis si ravie que ... ouf.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc, vôtre joye paroît troublée.

LA VEUVE.

Cela est vray, il me vient des mouvemens de colere .... contre Madame la Comtesse ... car enfin, en vous faisant croire que j'étois morte, elle vous exposoit à quelque saisissement.

L'INTENDANT.

Elle se joüoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu mercy, vous avez bon visage, vous paroissez avoir une santé.. je suis outrée.. contre Madame la Comtesse.

L'INTENDANT.

Tout cecy n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour .... Hon que je haïs Madame la Comtesse.

L'INTENDANT.

Enfin cecy est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oüy, une espece de second mariage.

GUSMAND.

Un mariage postume.

L'INTENDANT.

En renouvellant mon amour, je veux renouveller aussi les petites précautions, qui vous assurent mon bien aprés ma mort.

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez, pour joüir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moy personne qui puisse esperer ma succession à vôtre préjudice ; j'ay resolu d'envoyer mon Neveu aux Indes.

LA VEUVE *avec surprise & aigreur.*

Et moy je marie ma Niéce à cent lieües d'icy.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur, & c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon Neveu.

LA VEUVE.

Moy je n'entens point finesse en éloignant Therese.

❧

SCENE VI.

GUSMAND, L'INT. LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE.

LA SUIVANTE.

VOicy Madame la Comtesse qui vient se réjoüir, nous allons chanter & danser toute la nuit, & ce n'est pas trop pour trois mariages, que je vois sur le tapis. Provision de Nôces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre premierement: car Madame la Comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres.

LA SUIVANTE.

Ne les sçavez-vous pas? la plaisanterie qu'on vous a faite n'étoit-ce pas pour tirer de vôtre bourse de quoy marier vôtre Neveu en Gascogne; & vous, Madame, vous avez bien compris, que l'argent qu'on vous demandoit, c'étoit pour marier vôtre Niéce en basse Normandie; comme vous n'avez rien voulu don-

ne, Madame la Comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE *bas à Frosine.*

Dorante en Gascogne.

FROSINE.

Faites bonne contenance, la vertu.

L'INTENDANT *à Gusmand.*

Therese en basse-Normandie.

GUSMAND.

Taisez-vous, Monsieur, la dissimulation.

SCENE VII.

L'INTEND. LA SUIVANTE, THERESE, LA COMTESSE, DORANTE, LA SUISSESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

JE viens prendre part à la joye que vous avez de vous revoir, prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjoüissons-nous. *On danse.*

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gay que la tristesse,
Ou d'une fille, ou d'une Niéce;
Qui, pour suivre mary va quitter ses parents.
Son cœur sensible à la tendresse,
La fait pleurer, & rire en même temps.

On danse.

LA SUIVANTE *à Therese.*

C'est grand dommage,
D'envoyer aux Normands une fille si sage.
Car fille-sage apparemment,
Sera fidele en mariage,
Et femme si fidele avec Mary Normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous réjoüir, cecy vous attriste, il y a quelque chose-là, que je ne comprens point, quand je marie à mes dépens, un Neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous.

L'INTENDANT.

Eloignez-le, Madame, c'est ce que je souhaitte.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarasse d'une Niéce.

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir, Madame.

LA COMTESSE.

Vôtre Niéce partira demain pour la basse-Normandie.

LA VEUVE.

J'y consens, mais...

LA COMTESSE.

Et vôtre Neveu pour la Gascogne...

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite, mais...

LA COMTESSE.

Pourquoy donc êtes-vous fâché tous deux, de ce que je vous contente tous deux.

FROSINE.

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point sa Niéce unique.

GUSMAND.

Monsieur voudroit bien voir toûjours auprés de luy . . . son cher Neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant ; vôtre tendresse pour eux me feroit venir une idée , ce seroit de les garder dans ma maison , & de les marier ensemble , si vous y consentez.

GUSMAND *bas à l'Intendant.*

Ce mariage fera enrager vôtre femme , & Therese restera auprés de vous.

FROSINE.

Ce mariage punira vôtre mary , & vous verrez toûjours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hesitez encore à cette seconde proposition , cela me feroit soupçonner que . . . .

LA VEUVE.

Point du tout , Madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE.

Madame , c'est que ayant destiné mon bien à un Epoux que j'aime . . . .

L'INTENDANT.

Oüy , Madame , & je veux garder aussi tout le mien à mon Epoux.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis ravie de m'estre trompée dans mes soupçons , puisque je vois le seul point

qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous heriterez l'un de l'autre; mais ils heriteront du dernier vivant, & vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE.

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THERESE.

Madame, souffririez-vous qu'on me marie en Province.

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine, c'est la peur de ... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ay de.... de fâcher mon mary.

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait, donnez-vous la main.

GUSMAND.

Un si joly mariage meriteroit un divertissement complet; mais nous n'avons dans ce Château, ny Musiciens, ny Danseurs, & il nous est défendu d'en prendre en ville, contentez-vous donc d'une petite danse, que je vous donneray tantôt. Nous allons la repeter en vôtre presence.

LA SUIVANTE *à Therese.*

L'excés de vôtre enjoüement, (On danse.)
Chagrine vôtre Amant;
L'excés de sa tendresse
Vous blesse:
L'Himen va vous guerir, l'Himen en moins d'un jour,
Sçait corriger l'excés d'enjoüement & d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un Galand bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on

Que j'en sois chagrine ?
Non, non, non, ma foy non :
Je voudrois même en quelque sorte
Recompenser son joli jargon ;
Mais ma vertu n'entend non plus raison,
Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAND.

Puisque nous manquons de Musiciens, je vais chanter moy seul une espece d'Opera en racourcy.

La la la la : Je vais chanter, La la la la,
Mon Opera, La la la. Donnez le ton. Je n'y suis
Trop haut, trop bas. (*pas.*
Ha ! ha.
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel, d'aprés Nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque & bigearri Ta ri ta ri ta tou,
Voicy la Piéce, écoutez jusqu'au bout.
Une Ritournelle tendre ;
Vous prépare au recit, que vous allez entendre.
La lire
La, La ri ta ri ta tire,
La li ta ra
Et catera.
J'admire
La science
De nos chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs,
Quelles horreurs !
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'est ma Chaconne :

Où puis-je prendre un feu si beau!
Ma Passacaille est encore un morceau,
Hon! je m'égare
En Beccare,
Rentrons vîte en Bemol, pour chanter mon Rondeau,
Duo, Trio, Sourdine Echo.
Echo, Echo, Echo.
Pour ma Gigue elle n'est pas si belle;
Mais elle est nouvelle.
Voicy le beau; mais il n'est pas nouveau;
C'est un tombeau.
Je descends aux Enfers,
De là je monte aux Cieux, & parcourant les airs;
Je dors; & mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant,
Mais la saillie,
Et l'effort d'un grand Genie;
C'est mon petit Menuet, & ma Loure;
Loure,
Et mon Rigaudon,
Diguedon.
Dans mes Chansonnettes,
De tendres Sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles,
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ay mis par tout des Coulez, Murmurez;
Des Regnez,
Courez, Volez,
Des Triomphe, Victoire, & Gloires immortelles;
Que vous diray-je enfin? Tous les traits les plus beaux,
Des Opera nouveaux.

FIN.